

SCHLANG !

Chacun de mes pas résonne sur le parquet du vaste salon vidé de ses meubles. Vide de vie. Je regarde par la fenêtre. La Seine. Paris. La plus belle ville du monde vue d'en haut. Et moi je suis là. À attendre ce qui pourrait être un nouveau moment magique. Mais le temps est passé. La magie va être aspirée par le philtre de la réalité. C'est désormais inéluctable. Le ciel est ombrageux sur la capitale. « Il pourrait bien neiger » me dis-je simplement, comme si cette supputation convoquait une quelconque importance au regard du rendez-vous qui s'annonce. Le ciel sombre et bas instille un accord parfait avec l'événement à venir. Le temps semble en suspension. Cette spacieuse pièce vide a pourtant été si souvent illuminée ! Et pas uniquement par les rayons d'un soleil profitant des larges baies vitrées. Mais au fond, était-ce le soleil ou bien la silhouette de celle que j'ai si ardemment aimée qui apportait le plus de lumière ?

Schlang ! L'ascenseur vient de stopper à l'étage. C'est elle. Je devine la sublime alchimie de son parfum et de sa peau, avant même de la sentir. Des frissons naissent dans le creux de mes reins. Mon cœur palpite. Certaines inclinaisons de nos vies penchent du mauvais côté et nous échappent. Devine-t-elle que je n'ai pas envie de ce moment-là, de cet échange déjà cruel, de ce qui va survenir ?

Quelques pas dans le couloir. Un trousseau de clés se fait entendre. Je devine que cela ne me concerne pas. Et puis j'hésite. Une porte voisine s'ouvre et se ferme en claquant fort. Sans respect pour les voisins. Il ne s'agit donc pas de celle que j'attends. Pas de quoi insulter l'avenir. Pas encore.

J'ai rencontré Tina fin août. Nous avons organisé un grand barbecue dans notre jardin. Parmi les invités, on comptait des voisins, des amis, des connaissances. Nous étions une quinzaine. Tina avait connu ma femme dans le cadre d'une association de parents d'élèves. Elles avaient sympathisé. C'était une soirée banale et conviviale, portée par la douceur de cette fin d'été. Mais Tina, elle, n'avait rien de banal. Elle allait allumer le feu. Et je ne dis pas ça parce que j'étais préposé au barbecue !

L'ascenseur se fait une nouvelle fois entendre. *Schlang!* Qu'est-ce qu'il est bruyant ! Il stoppe, mais personne n'en descend. Comment est-ce possible ? J'imagine Tina dans la cabine, hésitant un long instant et puis repartant, parce que c'est peut-être ce qu'elle aurait de mieux à faire dans la situation actuelle. Mais qui est-elle. On croit connaître les autres. On ne les connaît jamais, car une impulsion peut tout changer. Nous sommes des funambules. Je me suis toujours demandé quels genres de rêves pouvaient peupler ses nuits.

Aujourd'hui j'en suis sûr, elle serait capable d'avoir ce courage. Les femmes sont plus courageuses.

Combien d'hésitations peuvent habiter les cabines d'ascenseurs ? Combien de voyages décisifs parmi tous ces voyages banals ? Quel est le pourcentage des parcours charriant des moments intenses ?

Quelques instants plus tard, la cabine se fait à nouveau entendre et dépose une femme dont les pas frappent le sol d'un son régulier. C'est elle. Je reconnais son rythme. Elle a des talons hauts. Je lui ai dit qu'une femme chaussée de talons hauts rehausse sa silhouette, annonce ses atouts. Elle n'a cessé d'en porter depuis. Pourtant, elle n'en avait pas vraiment besoin. Elle fait partie de ces femmes que le vent accompagne dans tous ses gestes : des cheveux qui flottent élégamment ou des robes qui volent voluptueusement pour dévoiler ses jambes si bien mises en valeur lorsqu'elle est en talons. Ce qu'elle a de plus touchant c'est qu'elle reste en toute

circonstance naturellement elle-même, simple et gracieuse. On la dirait toujours dans la séduction, et pourtant jamais en rivalité avec une autre femme.

Je me souviens des moindres détails. Tout s'est déroulé en quelques secondes. Une brochette à la main. On n'imagine pas que des faits remarquables peuvent jaillir des gestes quotidiens, des gestes sans ambition. Je surveillais la cuisson et musardait intérieurement, en dehors du groupe qui parlait bruyamment sur la terrasse. De là où j'étais, l'envie m'a pris d'examiner un à un les invités. J'adressai alors un regard inquisiteur pour scanner tous les acteurs. Chacun parlait, portait à sa bouche un verre ou une chips. Tout était extrêmement normal. Sauf Tina. Elle était de celles qui sortent du lot, qu'il est impossible de ne pas remarquer, qui disposent d'un savoir-être tel que si elle laissait échapper le verre qu'elle a en main, celui-ci se briserait sûrement en silence. Bien qu'étant au sein d'une discussion de quatre personnes, elle ne regardait qu'à moitié ses interlocuteurs naturels. Son regard revenait régulièrement vers moi. Puis elle baissait les yeux un court instant et fixait à nouveau un invité. Prenant acte de cette attitude inattendue, je l'ai observée. Elle n'avait pas un visage qui vous terrasse par sa beauté, non, mais son corps, son port altier, sa tenue, son détachement par rapport aux autres individus étaient frappants. Son regard qui naviguait entre ses interlocuteurs et moi est vite devenu une obsession, quelque chose d'impalpable. Une vulnérabilité. Avais-je quelque cocasserie qui se remarquait ? Du noir de charbon sur le front ? Non ! J'ai vite compris qu'il s'agissait de bien autre chose. Dans son regard il y avait un message, un étonnement, peut-être une invitation. J'apprendrais plus tard qu'elle-même s'était surprise à me dévisager autant. Une fois les brochettes prêtes, je me suis joint aux autres. J'ai échangé quelques mots à peu près avec tout le monde, sauf avec elle. Parce que dans ses yeux je lisais quelque chose hors du sol. Il y avait la promesse d'un autre monde, il y avait de l'envie, il y avait du désir, il y avait de la séduction. Et moi je ne m'attendais pas à cet appel. Elle a saisi la brochette la plus cuite et m'a remercié avec un sourire qui m'a carbonisé à mon tour. La couleur noire de la

viande que je lui ai servie avait une cause évidente : mes yeux s'étaient bien trop longtemps portés sur elle, au détriment de ce que je devais surveiller.

Elle était vêtue d'une robe à fleurs très près du corps. Un corps que je me suis permis de savourer du regard. Elle s'est enfin assise et elle a croisée ses jambes avec la détermination de celle qui doit se contenir, se retenir. Puis elle ne m'a plus adressé le moindre regard. Enfin c'est peut-être moi qui n'en ai pas su en capter un seul. Allez savoir !

Lorsqu'elle a quitté la soirée, elle s'est dirigée vers moi, ma modeste personne représentant tout de même un des deux hôtes de la soirée. Et ce fut le moment d'une approche, dans le seul et conventionnel but de me saluer. Mais juste avant de m'embrasser la joue, en s'approchant, elle m'a câlinée du regard. Ses yeux m'ont envoyé tant de chaleur et d'envie ! Et puis sa joue posée sur ma joue fut une caresse et non pas une salutation. Ses fragrances créèrent un bel éphémère. Il y a des vagues qui vous submergent et d'autres qui vous caressent. Il y a des cheveux libres qui vous tutoient et vous laissent coi.

Je n'étais pas préparé à ça. Casanier et peu aventurier de nature, j'ai été bouleversé. Son attitude était un carton d'invitation. C'était évident. Mais que faire de ce sentiment dérangent, moi qui n'ai aucune fantaisie, aucun autre attrait que ma douce vie, avec ma compagne, mes deux enfants et la vieille moto que mon père m'a laissé en héritage. Qui était-elle ? Quel était ce tourbillon qui avait remué ma carcasse tranquille ? De toute évidence, il s'agissait là d'ouvrir les portes du danger.

Grâce à la vie qui s'écoule, au temps partagé avec les siens, aux contraintes des jours qui s'égrènent, tout ça s'est effacé avec plus de facilité que je l'eu craint.

Évidemment, la vie est toujours la plus forte, elle tient les rênes, le destin a eu plus d'imagination que moi, homme plus faible que je le croyais moi-même.

Un ascenseur a été notre entremetteur. Celui-là même que je crains tant ce soir. Nous n'avions pourtant pas rendez-vous... alors qu'aujourd'hui nous avons un rendez-vous à manquer ! Rien que ça.

Je me souviens qu'elle est apparue dans la cabine au moment où je m'apprêtais à y pénétrer. Dans le rez-de-chaussée de cet immeuble impersonnel et froid, elle était là, aussi inattendue qu'espérée, flanquée d'un inconnu glacial et d'une inconnue refroidie. Les deux anonymes sont sortis de l'ascenseur les premiers, me sont passés devant sans même me prêter le regard convenu qu'on adresse souvent à celui qui nous laisse le passage.

Visiblement aussi déstabilisée que moi par ces retrouvailles inattendues, elle a marqué un temps d'hésitation, puis a à son tour poursuivi son chemin d'un pas décidé, comme pour échapper à quelque chose qu'elle ne voulait pas. Dans le courant d'air qu'elle a provoqué en me croisant, moi qui me suis machinalement enfourné dans la cabine juste après son passage, j'ai retrouvé son parfum. La juste dose pour une femme élégante. Seul dans la cabine encore ouverte, j'ai fait volte-face, ai stoppé la fermeture des portes et l'ai interpellée. « Tina ! » J'étais porté par un courant ascendant immaîtrisable. Elle s'est retournée. Elle m'a dit plus tard qu'elle avait, durant les quelques secondes qui ont construit ce moment, prié de toutes ses forces pour que je l'invite à se retourner. Elle a ensuite effectué quelques pas pour revenir vers moi dans une tournoyante simplicité. Elle n'a rien dit. Je ne sais pas si son cœur battait aussi fort que le mien. Je crois que oui. Quand elle a froncé les sourcils, c'était pour me dire :

- Quelle étrange et agréable coïncidence !

Sa voix était un velours posé sur un temps en suspension, un vecteur qui abolissait la frontière entre vie privée et vie intime.

Sans maîtriser les pulsions contraires qui s'agitaient en moi, je me suis approché, ma timidité en étendard, et j'ai découvert que dans ses yeux pétillants s'instillaient

de belles promesses. Ils étaient aussi noirs et prometteurs qu'un excellent café bien serré. Ils clamaient que c'était le destin qui avait décidé. Je possédais donc désormais une formidable excuse pour devenir quelqu'un d'autre. Ce n'était pas moi l'instigateur, c'était le destin.

J'ai cru un instant que les deux autres passagers de l'ascenseur qui étaient sortis avant elle l'accompagnaient. Mais non, il s'agissait d'inconnus qui ont vite libéré le hall de l'immeuble, nous laissant seul à seule. Dans de bonnes vibrations. Je me suis extrait de la cabine, puis j'ai pris timidement sa main et l'ai baisée comme un gentleman, sans que nous n'ayons prononcé le moindre mot. Ma petite audace m'a surpris moi-même. Je suis bien loin d'appartenir à cette catégorie d'hommes naturellement élégants et entreprenants avec les personnes du beau sexe.

Ma matrice idéologique giflée, le pronostic vital de mon mariage engagé, j'avais avec la vie, et j'étais très loin de pareilles considérations. J'étais dans l'instant. Seulement dans l'instant. Elle m'offrit le regard de ceux qui vivent leurs actes intensément, de ceux qui ne s'éparpillent pas, de ceux qui font les choses avec une concentration parfaite.

L'ascenseur qui s'était échappé est à notre niveau en émettant un *Schlang* ! Les portes se sont ouvertes, il n'y avait personne dans la cabine. C'était comme s'il tendait ses bras pour nous accueillir dans un refuge à l'abri des regards. Devant cette évidence, nous sommes entrés d'un même pas. J'ai tenu sa main. La porte s'est refermée en faisant un autre *Schlang* ! Et j'ai appuyé sur le 7 qui nous menait à l'appartement vide que mon frère a laissé avant de partir pour les États-Unis.

Je sentais encore la clef dans ma poche puisque j'en sortais.

Nous nous sommes embrassés avec douceur durant sept étages. Je suis sorti le premier de la cabine, en lui tenant la main, avide de lui indiquer le chemin. Tout était doux, naturel, sans entrave. Mes mains tremblantes ont ouvert la porte de l'appartement. Une fois entrés, nous avons chacun cherché d'un regard circulaire

comment se débarrasser de notre veste, où l'accrocher. L'appartement étant vide, nous avons décidé de la jeter à terre dans un geste simultané. Portés par ce désir intense, peut-être décuplé parce qu'il était tu, nous nous sommes à nouveau enlacés. Puis effeuillés peu à peu. Le mur blanc du séjour a accueilli nos premiers émois. Ce n'est qu'après que nous nous sommes parlé. Elle a déclaré ne pas se reconnaître dans ce qu'elle venait de « commettre ». Je lui ai fait répéter : « Tu as dit commettre ? » Elle culpabilisait sans culpabiliser. Son existence stable ne justifiait pas une telle soudaineté, une telle attirance pour un inconnu. Et surtout pas pour un homme qui maniait approximativement des brochettes ! La précipitation des événements relevait à ses yeux d'un phénomène surnaturel. J'ai concédé être sous le choc également. Elle a souri.

Puis nous nous sommes partiellement rhabillés pour effectuer quelques pas dans le vaste appartement.

Elle a voulu faire le tour du propriétaire. Pour unique meuble dans le grand séjour parqueté, un piano posé devant une large baie vitrée s'offrait à la Seine, dans une atmosphère particulièrement lumineuse. Il s'agissait d'une magnifique vue, digne d'un titre de propriété de la Rive Gauche.

Mon frère avait mis en vente son appartement avant de filer Outre-Atlantique et m'avait demandé d'y passer de temps à autres. Il m'avait également sollicité pour vendre cet élégant piano à queue, unique vestige de sa vie passée dans cet appartement.

Elle a caressé lentement la laque noire de l'instrument, comme si dans son geste se nichait une délectation. Et a ensuite poursuivi son tour. Puis elle est venue jusqu'à moi, a avancé sa main vers ma joue, s'est approchée pour délicatement déposer un baiser sur mes lèvres. Dans ses yeux il y avait une intensité rare, une sorte de remerciement pour ce temps fou. Elle a ensuite incliné la tête, signe que j'ai interprété comme un adieu. Et pour cette femme et cette présence exceptionnelle, le temps était venu de finir de se rhabiller et de quitter calmement les lieux.

Je l'ai entendu effectuer sur le palier les quelques pas tranquilles qui la menaient à l'ascenseur. Puis la cabine l'a emportée. Et chaque porte d'ascenseur qui se ferme en faisant un *Schlang!* désormais me rappellera cet instant précis. Cet instant où la vie m'a fait sortir du rang, m'a poussé au bout de mon désir. Cet instant où l'ouragan Tina a fauché les blés de ma paisible plaine.

Mais il faut sans relâche répéter que le destin a plus d'imagination que nous...

Ma femme et moi avons été conviés dans la foulée à une nouvelle soirée. Un des membres de cette même association de parents d'élève a ressenti le besoin d'organiser à son tour un barbecue deux semaines plus tard, juste après la rentrée des classes. Lorsque j'ai demandé à mon épouse quelles étaient les invités de cette fête, bien sûr dans l'espoir secret que celui de Tina y figure, elle a décliné une liste d'une dizaine de prénoms, le dernier étant celui que j'espérais tant ! Mais la concernant, elle a cru bon de préciser :

- Tu ne la connais que de vue. Je crois que tu ne lui as même pas adressé la parole lorsqu'elle est venue chez nous, n'est-ce pas ?

Ce soir-là, des urbanités convenues furent partagées dans une ambiance amicale et chaleureuse. Il plut fort alors nous dûmes nous réfugier dans le vaste salon de la belle demeure pour déguster de savoureuses spécialités libanaises entre deux babils. Pour ma part, par intermittences j'arquebusais ma cible. De toutes les espérances secrètes que la vie suppose, il en est qui vous prennent aux tripes. Quelques regards volés à Tina m'incitèrent à penser qu'une nouvelle page pourrait s'ouvrir dans le livre de notre rencontre. Mais qui peut prétendre être réellement certain de saisir le sens d'un mirage qui nous est adressé ?

Me considérant un peu trop isolé, mon épouse m'a invité à rejoindre le petit groupe au sein duquel elle s'était fait une place. Dans celui-ci il y avait Tina. Nous avons échangé quelques mots fades et convenus devant les autres. Quelle étrange

expérience de découvrir en société une femme que l'on connaît les dessins intimes de son anatomie et la chaleur de ses souffles ! Le petit sourire discret qu'elle afficha de temps à autres, après m'avoir adressé la parole et questionné ostensiblement en public, relevait de la taquinerie, voire du supplice parce que j'avais bien du mal à me concentrer sur mes simulacres de réponse.

À la fin de la soirée, ce fut le moment de se saluer, les uns et les autres. Je ne voulais pas clore cette opportunité sans proposer un nouveau chapitre à celle qui occupait toutes mes pensées. À l'heure des poignées de mains entre hommes et des bises à tous les autres, j'ai appuyé ma joue sur la sienne et lui ai susurré sobrement : « lundi 18h00 ». Le regard caressant qu'elle m'a adressé a suffi pour que je comprenne avec soulagement et satisfaction qu'elle acceptait ce rendez-vous. Rendez-vous que je savais engageant parce qu'il ferait que notre histoire ne serait plus celle d'une seule fois.

Le lundi, à l'heure dite, enfermé dans l'appartement de mon frère, j'ai écouté tel un guerrier indien tous les bruits du palier et de l'ascenseur. Mille fois j'ai scruté par le judas les gens qui en sont sortis et qui ont habité l'espace d'un passage ce lieu froid et impersonnel. Il n'y a qu'une douzaine d'appartements à cet étage, mais mon Dieu quel passage ! Stressé, mais avide de reconquête, surpris de cette audace qui jaillissait de moi et qui me ressemblait si peu, mon cœur battait comme s'il comptait les secondes qui me rapprochaient d'elle.

Et puis *Schlang* ! La porte d'ascenseur s'est fermée une nouvelle fois, après avoir concédé un peu plus de temps que les autres entre l'arrivée de la cabine et son ouverture. S'agissait-il de quelqu'un qui avait encore des doutes ? Quelques pas ont suivi. Bien marqués par des talons de femmes qui claquèrent posément sur le sol. Et puis qui se rapprochèrent. Qui laissèrent passer trois secondes avant de toquer à mon appartement. C'était forcément elle. J'étais le plus heureux des hommes sur cette Terre. Elle était là, derrière la porte, disposée, prête, offerte, incontournable.

Lorsque je lui ai ouvert d'un geste lent, mon cœur battait la chamade. J'étais un adolescent en proie à toutes les agitations de son premier rendez-vous. Elle a pénétré dans l'appartement d'un pas sûr et s'est rendue jusqu'au milieu de la pièce principale. Elle a ôté son manteau et l'a laissé choir avec une négligence électrisante, s'est accoudée au piano à queue et m'a dardé d'un regard qui appelait toutes les folies. La lumière du soleil déclinant derrière la baie vitrée s'est ajoutée à la magie du moment, instaurant une ambiance orangée. Je me suis approché, lui ai susurré combien j'aimais la robe qu'elle portait. Me suis empressé de la lui retirer. Et nous avons inauguré le piano.

C'était le début d'une liaison à laquelle de toute évidence j'allais être incapable de me soustraire. Ce fut une sorte de folie qui occulta toutes les autres préoccupations de la vie, une fixation, une obsession, presque une raison d'être. C'est désormais certain, un jour peut arriver où l'on piétine ses idéaux.

Loin d'elle, il a fallu donner le change, se déguiser, tricher, masquer l'ardente réalité intérieure qui vibrait en moi et faire semblant de poursuivre une vie normale. Je me sentais incapable de retrouver la stabilité qui était la mienne avant cette rencontre. J'étais un funambule, prêt à basculer d'un côté ou d'un autre. Aucune nuit ne parvint à me porter conseil. Je balbutiais ma vie.

Nous avons eu une quinzaine de rendez-vous dans cet appartement que j'ai pris soin d'équiper d'un lit. Quinze moments de pur bonheur. Quinze épisodes à attendre que l'ascenseur me délivre celle que j'aimais. Quinze fois à ouvrir ma porte et à entendre celle-ci claquer pour clore chacun de nos magnifiques instants.

Nous nous sommes enfoncés dans un mutisme qu'on ne parvenait pas à rompre et où seuls les actes s'exprimaient. Nos seuls compagnons ont été le silence et le désir. Toutefois, à l'occasion de l'un de nos rendez-vous, nous n'avons fait que parler, qu'apprendre à nous découvrir, dans un velours complice et accueillant, tout simplement. Et de ce jour je conserve une émotion encore vive.

Mais voilà que l'appartement va être envahi par de nouveaux propriétaires. Demain c'est la remise des clefs. Cela peut surprendre, mais pour moi ce lieu qui ne sera plus disponible signifie la fin d'un cycle. Et il devient désormais vital que je ne respire plus le même air. Même s'il s'agit d'une bouffée folle. Ma relation avec Tina doit demeurer une passade. Nous avons eu l'occasion d'en parler. Elle aime sa vraie vie comme j'aime la mienne. Elle n'envisage notre relation que comme un temps fou. Il suffit juste que le destin cette fois nous envoie la bonne excuse pour poser un point final à notre histoire. Nous partageons l'idée qu'il est nécessaire que cela survienne avant que notre relation perde de ses ardeurs, car nous sommes bien conscients que le temps est assassin. Ou tout simplement parce qu'il est inéluctable qu'un jour nous reprenions le cours de nos existences respectives. Nos amours respectifs. Car étrangement, l'intensité des minutes que nous partageons porte la même dénomination que la tendre histoire de long terme que nous connaissons chacun de notre côté. L'amour est si polymorphe qu'il faudrait concevoir des appellations distinctes.

L'intensité de nos émotions fut une trajectoire, pas une destination. Et cette histoire d'appartement qui ne sera plus disponible à partir de demain, c'est un signe. C'est le destin qui a permis que notre relation existe et c'est peut-être lui qui nous susurre que c'est le moment de poser le point final. Parce que cet endroit froid représente avant tout la folie de nos corps chauds, l'unique lieu de nos échappées hors de la société des hommes.

Alors c'est pour ça que je voudrais que cet ascenseur ne m'amène pas Tina. Je voudrais qu'il tombe en panne et que ce soit une bonne raison pour qu'elle ne se rende pas au septième étage. Parce que c'est pour moi évident : nous allons en ce jour écrire les ultimes lignes de notre fabuleuse et éphémère aventure.

Je ne suis qu'un pleutre car je confesse que je voudrais qu'elle prenne la décision à ma place. Il est nécessaire d'agir, mais il faut une vraie volonté. Une coriace volonté pour arrêter une si folle épopée ! Elle en serait capable, bien plus que moi.

Et si ses intentions sont les mêmes que les miennes, je me demande quel doit être le contenu de notre dernier rendez-vous. Exposer une édifiante fatalité devant la baie vitrée en attendant que tombe la neige ? Adopter une tête d'enterrement et ponctuer les minutes de quelques larmes ? Peut-être voudra-t-elle plutôt savourer une dernière gorgée de nos pulsions, comme on fait des provisions avant la diète !

Le piano et le lit derrière moi comme deux ombres serviles, j'écoute et je guette par le judas. Je suis très nerveux. Un stress étouffant s'instille en moi, minute après minute. J'attends avec l'impatience de celui qui ne veut pas de l'instant suivant. Ou plutôt qui veut que l'on choisisse pour lui. Aujourd'hui, parce que c'est une fin de cycle. C'est ce que je me répète. Et parce qu'on ne sait pas quand se présentera la prochaine opportunité de mettre un terme à notre relation.

Tout à coup, la cabine marque un nouvel arrêt à l'étage. Je suis aux aguets. Je n'entends pas les talons qu'elle porte systématiquement pour me faire plaisir. Ce sont des semelles de plastique qui impriment bruyamment le lino du couloir. Je souffle. Ce n'est pas elle. Mais ô surprise, on toque à la porte.

J'ouvre. Elle est là, sans talons, quelques centimètres plus bas que d'habitude. Comment capturer cet instant fébrile ?

Lentement, elle vient jusqu'à moi, avance une main sur ma joue, pose ses lèvres sur les miennes tout en maintenant la porte de l'appartement ouverte avec son pied, déjà prête à repartir. Elle me regarde. Une larme perle sur sa joue. Elle va prononcer quelques mots. Une sentence. C'est ma semeuse d'étoiles. Le moment est crucial. Une voix de velours délivre son message :

- C'est si bon de t'avoir connu.

Tout est dit. Quelques secondes restent en suspension. L'instant s'impose intensément en prenant la place de l'instant d'avant. La dernière page d'une histoire est comme les dernières lignes d'un roman, tout est si différent et si essentiel. Peut-être attend-elle quelques mots de ma part. Rien ne me vient. Alors elle se retire avec

cette élégance qui n'appartient qu'à elle, comme une reine qui ferme le bal. Et puis peu après *Schlang!* J'entends pour la dernière fois la porte de cet ascenseur qui l'emmène loin de cet appartement, loin de notre alcôve, loin de nous deux. Mes yeux se portent alors vers un extérieur qui offre le ciel d'une fin d'histoire. Et me revient à l'esprit cette platitude qui me raccroche à la réalité : « Il pourrait bien neiger ».